Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 32

Artikel: Le pique-assiette
Autor: J.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180903

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 32. Samedi 6 Août 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le pique-assiette.

Qui ne connaît M. Grugeon, dont l'honorable métier est de vivre aux dépens d'autrui, M. Grugeon, le *pique-assiette*, dirons-nous, bien que ce mot expressif n'ait pas encore été enregistré par les grands dictionnaires ?

M. Grugeon a cinquante ans, le poil fourni, le corps robuste, les os maxillaires très saillants. Malgré les nombreux services qu'elles ont rendus, ses dents, les incisives surtout, sont d'une blancheur et d'une longueur à frapper d'épouvante. Son estomac, d'une complaisance irréprochable, surmonte un ventre arrondi et légèrement ballonné, indice d'une capacité extraordinaire. Au moral, M. Grugeon n'a que deux défauts, en apparence contradictoires ; il est gourmand et avare.

Laissons de côté les menus talents de ce parasite, ses visites à l'heure du dîner, ses alibis savamment calculés pour ne payer aucun écot, son habileté à se faire inviter et voyons-le sur un plus grand théâtre, lorsqu'il déploie toutes ses ressources, qu'au restaurant, par exemple, il absorbe, à votre nez et barbe, votre plat favori, sans que vous osiez protester ou vous plaindre.

Ici, deux alternatives se présentent ; ou vous connaissez M. Grugeon pour ce qu'il est, ou vous ne le connaissez pas. Prenons d'abord la dernière.

Vous avez commandé un foie de veau ; vous le dégustez lentement et en amateur. Pendant l'opération, M. Grugeon rôde autour de vous et jette à la dérobée des regards de convoitise sur votre souper, en passant sa langue sur ses lèvres. Naturellement, la compassion vous gagne. Vous pensez : voilà un pauvre diable qui n'a sans doute rien à manger et pas d'argent dans sa poche. Faisons une fois en notre vie une bonne action ; d'ailleurs elle me coûte peu, il y a du foie assez pour deux. Vous vous tournez vers M. Grugeon :

— Voyons, Monsieur, mettez-vous à table avec moi pour m'aider à finir ce foie. Garçon, une assiette !

— Je vous rends mille grâces, Monsieur, mais je viens de souper confortablement et je ne pourrais...

— Vous ne mangerez que ce que vous voudrez.

— Je vous remercie ; je n'ai besoin de rien.

— Allons, Monsieur, pour me faire plaisir. Si vous ne mangez pas, nous causerons du moins ensemble.

Vous le poussez vers une chaise ; il y tombe comme à regret et sur vos instances réitérées ; il met timidement la main au plat. La conversation s'engage ; M. Grugeon n'en perd pas un coup de dent, et le foie de veau s'évanouit, en quelques minutes, si bien que distancé par votre partenaire, vous demandez un nouveau mets, qu'il dévore aussi lestement que le premier. Le tour est fait : M. Grugeon a soupé à vos frais. Vous n'avez plus qu'à le remercier de vous avoir tenu compagnie.

Un homme averti en vaut deux, me répondrez-vous. Passe pour une fois, mais la seconde ? La seconde, la troisième, aussi souvent que M. Grugeon voudra. Attention ! le duel va commencer.

C'est M. Grugeon qui attaque.

— Ces côtelettes ont l'air bien savoureux.

— Oui, Monsieur.

— Widmer les accommode parfaitement.

— C'est encore vrai.

— Il y met parfois trop de poivre.

— Non, Monsieur, pas aujourd'hui.

— Oserais-je vous prier de m'en laisser goûter un morceau ?

— Non, Monsieur.

Vous croyez qu'il va battre en retraite. Non, il revient à la charge de plus belle.

— Un tout petit morceau ?

Et sans attendre la réponse, il l'enlève lestement à la pointe d'un couteau.

Que faire ? se fâcher et quitter la table ? Alors, M. Grugeon achèvera paisiblement vos côtelettes.

Homme prudent et délicat, que vous êtes, vous n'agirez pas ainsi ; comme vous n'aimez pas les gens qui piquent dans le plat, vous appellerez le garçon. — Voir plus haut la fin de la scène ; seulement, vous pouvez vous dispenser des remerciements.

Vous avez été vaincu, vous deviez l'être, car les armes n'étaient pas égales. Vous êtes allé au combat avec votre seule volonté, tandis qu'à sa volonté, M. Grugeon a joint, comme auxiliaires, les exigences de son estomac et le vide de son gousset. Autant vaudrait comparer au Chassepot le fusil Prélaz-Burnand.

Par un beau dimanche d'été, M. Grugeon se lève matin et descend à la gare. Il n'a pas de projets, tout dépendra des circonstances. Il rencontre une foule de joyeuses compagnies qui suivent le même chemin, jeunes gens, jeunes filles, papas, mamans, qui vont s'ébattre sous le châtaignier ou sur le vert gazon des montagnes. Tout ce monde est muni de sacs et

de paniers bien garnis. M. Grugeon va de l'un à l'autre, considère le volume des sacs, ouvre largement ses narines, et dès qu'il a perçu un vague parfum de pâté ou de langue fourrée, il suit pas à pas ces groupes bienheureux. Il les accompagne au guichet, entend qu'ils demandent des billets pour Vevey, et en prend lui-même un pour Cully. Il passe avec eux sur le quai, s'insinue dans le compartiment qu'ils occupent; ces braves gens sont pleins d'allégresse; ils ne se figurent pas que là, au coin, est un ennemi de leur félicité; ils sont disposés à être communicatifs et généreux.

— Belle journée, dit M. Grugeon.

— Bien belle, répond un des jeunes gens; aussi nous en profitons pour aller aux Avents.

— Moi, je vais à la tour de Gourze.

— Vous devriez venir aux Avents avec nous: qu'est-ce que la tour de Gourze? pas un chat! on s'y ennuie mortellement.

— Mais, je suis attendu là-haut.

— Et par qui? vous êtes seul et par conséquent indépendant.

— Des dames.

— Où sont-elles?

— Elles viendront plus tard.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oui, elles m'ont dit qu'elles tâcheraient d'y aller par le second train.

— Justement; elles vous manqueront de parole. Venez seulement avec nous.

— Mais si ces dames....

— Vous leur ferez dire de Cully de ne pas vous attendre.

— Ma foi! peu s'en faut que je ne me laisse tenter!

— Eh! pardieu! ça y est.

— Je crains de vous gêner.

— Nous gêner? allons donc? (frappant sur le sac) il y a là assez pour vous et pour nous.

— Alors je descendrai à Cully pour faire prévenir là haut.

En effet, M. Grugeon descend à Cully et, comme bien pensez, ne fait rien dire. A Vevey, il se mêle dans la foule et, grâce à l'occupation de l'employé, se dispense de payer un supplément de place. Nos jeunes gens montent gaîment; M. Grugeon, homme sérieux, ne quitte pas les porteurs de comestibles. A la première halte, il ne croit pas convenable de déployer sa gloutonnerie. Il se sert modérément, on est obligé de lui dire: — Mangez donc, mangez donc, nous avons encore une bonne heure à monter.

Une des jeunes filles demande à son cousin:

— Gustave, quel est cet oiseau qui est avec nous?

— Je ne sais pas; il m'a paru bon diable et je l'ai invité à nous accompagner.

— Il n'est pas amusant, au moins.

Sur la route, M. Grugeon, que le petit blanc a égayé, pince la taille aux dames, et leur débite quelques grosses platitudes qu'il prend pour de l'esprit.

Mais il ne devient vraiment amusant qu'aux Avents. Il vide les pâtés, et consomme comme quatre. On le regarde avec effroi, s'attendant à le voir sauter d'un instant à l'autre; mais lui, toujours calme et impassible, va son petit train. On fait venir de l'auberge 12 bouteilles d'Yvorne. M. Grugeon en boit plus que sa part, et quand le quart d'henre de Rabelais arrive, il se retire discrètement bien loin, bien loin, sous un prétexte ou sous un autre.

Le retour est silencieux; les bons jeunes gens craignent d'avoir été dupes d'un exploiteur, et M. Grugeon digère.

EPILOGUE.

Lundi, j'ai été souffrant toute la journée, dit M. Grugeon à l'un de ses intimes; figurez-vous que Dimanche je rencontre des jeunes gens qui me forcent à aller avec eux aux Avents, qui me bourrent de pâtés et de langues salées, d'Yvorne.

— Oh! vous m'en direz tant.

— Oui, voilà comme je suis, faible de caractère.

— Il faut vous ménager. J. B.

On se souvient sans doute de l'éloquente protestation contre la guerre, faite au Congrès de la paix de Lausanne par M. Mie, avocat à Périgueux.

La description de ces horribles hécatombes imposées aux peuples par l'orgueil des rois, et celle de l'ignoble trafic qui en est la conséquence, inspira à notre collaborateur les vers suivants, qui reprennent dans les circonstances douloureuses que nous traversons une triste actualité.

Les corsaires de la mort.

A M. MIE, AVOCAT A PÉRIGUEUX.

Poussez votre cri de victoire,
Heureux vainqueurs, fiers conquérants!
Etouffez, sous vos chants de gloire,
Le râle immense des mourants!

Nos frères sont tués: merveille!
Les rois sans honte et sans remords
Lisent au rapport de la veille:
« Les vaincus ont cent mille morts. »

Les fusils tirent loin et juste:
Mais au combat plus d'empereurs
Offrant leur épiderme auguste
A l'œil exercé des tireurs.

Il nous faut vos fils, votre bourse,
Disent-ils aux peuples soumis;
Car nous marchons au pas de course
Aux emprunts comme aux ennemis.

Allons, jeunes gens, à l'armée!
A l'horizon est un point noir,
Mexique ardent, froide Crimée,
Partout ils firent leur devoir.

Ils partaient gais, pleins d'espérance;
La gloire au phare éblouissant,
Eclairait cette jeune France
Qui s'en allait verser son sang.

Et là-bas les fièvres, les guerres
Se disputaient les bataillons;
Vingt ans d'amour, ô pauvres mères
Restaient couchés dans les sillons!

II

Sous le pavillon britannique,
Sur ce vaisseau noir, sans canon,
Où vont ces gens à l'œil cynique?
Où vont ces matelots sans nom?